

## Chapitre 1 : La Folle – août 1988

Juste avant l'arrivée de La Folle je venais tout juste de parvenir, au prix de longues et pénibles négociations et concessions de tous ordres avec Linda (toujours à sens unique, les concessions), de parvenir, disais-je, à ce qu'elle fasse moins de bordel en rentrant de ses soirées. Et voilà que, malgré cette petite victoire, c'est vite devenu l'enfer ici dedans. Avec le bruit, et la chaleur aussi en plus, je me suis mis à dormir de plus en plus mal. Voire à ne plus dormir du tout.

Quand il fait chaud les fenêtres sont ouvertes, on entend tout ce qui se passe dans notre rue, toute engoncée sous les barres de la Cité. Notre appart, c'est l'ancien du gardien. Ça fait un bail qu'il a déserté ces immeubles, la SIMQNOMAR (Société Immobilière des Quartiers Nord de Marseille), propriétaire des lieux, laisse pourrir la situation, ils doivent encore nous préparer un de ces bons plans immobiliers dont ils ont le secret. Moi c'est dans sa loge que je dors, sur la rue, entre deux ressorts du canapé. Côté cour c'est ma kitchenette. Entre les deux, la chambrette de Linda donne sur le couloir. Elle y dort parfois avec Pacha, le chat noir qu'elle a adopté. Pour être tout à fait exact, disons plutôt le chat noir qui a adopté Linda et qui passe dire bonjour quand ça lui chante.

Toutes les nuits, sur les trois-quatre heures du matin, j'entendais d'abord une bagnole arriver de très loin. Et cette bagnole, elle avait un de ces échappements, difficile de ne pas l'entendre. Ensuite elle faisait son créneau, moteur à fond, juste sous ma fenêtre : et que je t'avance, et que je te recule, et que je te bugne les bagnoles d'à côté. Ça pouvait durer un moment, avec, pendant tout ce temps, sa hi-fi

qui hurlait à toute berzingue. Une fois fini le créneau c'est la portière qui claquait un bon coup. Alors que je connais à peu près tout le monde dans le coin je ne voyais pas du tout de qui il pouvait s'agir. Là-dessus, impossible de se rendormir. C'est La Folle qui avait pris le relais de Linda, mais je ne le savais pas encore.

Aussi l'autre nuit je n'y tenais plus. Réveillé en sursaut à quatre plombs, ni une ni deux je me lève, je regarde par la fenêtre. En premier je vois le rat — le gros qui est venu depuis peu s'installer dans le caniveau, juste en face. Des fois le matin je le vois se faire des allers-retours entre les deux bouches d'égout. Donc, cette nuit-là, le rat plonge en catastrophe dans sa bouche d'égout quand une ombre jaillit de la bagnole et claque sa portière pour entrer en face. Je vois s'allumer toutes les lumières à travers les volets clos de l'appart d'en face, précisément celui que je croyais laissé vacant par les étudiants qui en sont partis depuis trois mois. Pas de doute, quelqu'un habite là. J'avais rien remarqué parce que les volets restent fermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sauf que voilà l'ombre qui les ouvre, justement, ses volets, et qui sort sur sa terrasse avec son téléphone. Et ma rue, elle n'est pas large, ni longue d'ailleurs, j'entends la fille comme si elle était chez moi. Elle se met très vite à hurler, ça décoiffe de plus en plus pour finir en vraie crise de nerf. À trois heures du mat.

Je venais tout simplement de faire connaissance avec La Folle. Notez bien, je peux le dire maintenant, qu'elle n'est pas plus folle que beaucoup. Elle picole juste de temps en temps, se shoote aussi sans doute un peu à l'occasion, mais si tous ceux à qui ça arrive se retrouvaient en désintoxication à l'HP, resterait plus grand-monde dans le coin. Si je l'ai baptisée La Folle, c'est que ça s'est imposé tout seul dans ma tête quand j'ai compris que l'appart n'était *pas* resté vide depuis le départ des étudiants, mais qu'une cinglée restait là-dedans volets fermés en plein jour. Et si ce nom de La Folle s'est imposé comme ça, c'est peut-être aussi (surtout ?) à cause de sa voix, une vraie poissarde, je vous promets elle porte, sa voix, et la nénette fait aucun effort pour l'étouffer si peu que ce soit, bien au contraire.

Je connais ses horaires, pas que je l'espionne ou quoi, mais vu qu'elle fait rarement dans la discrétion ce serait difficile de ne pas

l'entendre. Je ne sais pas d'où elle rentre tous les jours à trois plombs, ça c'est une vraie question. Elle bosserait sur son coin de trottoir que ça ne me surprendrait pas autrement. Depuis peu, elle appelle par la fenêtre : minet, minet, en gueulant dans la nuit, ou bien alors elle siffle comme pour appeler un chien. D'ailleurs c'est peut-être bien notre Pacha qu'elle siffle, je ne me relève pas pour vérifier. C'est vrai qu'il n'est pas souvent à la maison. Bon, qu'il sorte la nuit c'est normal pour un chat. Y a belle lurette qu'il a établi sa suprématie sur tous les chats du voisinage, et Dieu sait qu'il n'en manque pas, et Dieu sait aussi que ça ne s'est pas fait sans douleurs, même si le Pacha est super costaud il s'en est ramené des plaies et des bosses. Par contre ça lui a profité, il a dû couvrir toutes les chattes du quartier, et même au-delà je suis sûr.

Le pompon, c'était la nuit dernière. Exemple, faut que je raconte ça. En début de soirée je commence par suivre les évolutions du rat, juste sous la fenêtre de La Folle. Pendant ce temps les enfants jouent en gueulant sur leurs rollers, leurs vélos, ou avec leurs ballons. Les seuls qui ne fassent pas trop de bruit c'est ceux qui sont en train de tirer un autoradio, quand par hasard un inconscient en a laissé un dans sa caisse. Fait une chaleur d'enfer, je vide canette sur canette, j'ai fait le plein dans l'après-midi au supermarché. Vers dix onze heures voilà les voisins qui commencent à s'expliquer, normal, c'est leur heure. Suivant les apparts c'est le père avec la mère, le père contre toute la famille, ou bien les parents contre les gosses : impressionnant les injures que les générations se balancent, incroyable la haine accumulée comme ça au fil des années. Sur les choses de minuit-1h, ça finit par se calmer. Calme relatif. Plus de bibine, je me trouve une bouteille de rouge. Je la vide et réussis à m'endormir. À deux heures La Folle arrive et me réveille, et ce n'est pas par hasard, jamais de ma vie je ne l'ai entendue faire autant de bordel. Sitôt arrivée, elle allume sa télé avec le son à fond. C'est des jeux olympiques ou bien un match de foot ou des championnats du monde, ou je sais pas, moi, et puis j'en ai rien à battre de toutes façons de ce que c'est au juste, le truc c'est que ça se passe à l'autre bout de la planète et l'après-midi chez eux c'est trois heures du mat ici. Les volets de La Folle sont ouverts parce que la température est à son comble et qu'il faut bien respirer

quand même. Surtout que c'est une sportive, elle soutient son favori, et bien fort, seule devant sa télèche. Faut l'entendre gueuler : la demi-heure la plus longue de ma vie ! Là, trop c'est trop, je pique ma crise. Inutile de lui demander de baisser le son, il y a des gens comme ça avec qui on voit bien que ça ne marchera jamais. Rien à faire pour dormir, foutu pour foutu je décide d'aller prendre l'air. D'essayer, du moins, vu la chaleur insupportable. Ma bagnole accepte de démarrer — coup de bol, ce n'est pas tous les jours que ça lui arrive — pendant que le rat tout excité continue ses allers-retours dans le caniveau en face, sous les fenêtres de La Folle qui doit s'endormir enfin du sommeil du juste, on n'entend plus sa télé.

Pour me calmer, je pars faire un tour par le vieux Port, je passe sous Notre-Dame de la Garde, je monte vers la corniche, Marseille fait sa belle il soufflerait même un petit air presque frais. Je passe devant le Monument des Arméniens, au-dessus du Vallon des Auffes, je ne peux m'empêcher de jeter un œil chez Fonfon en passant au-dessus du petit port de pêche, mais c'est fermé depuis belle lurette à cette heure plus que tardive. Je redescends vers la Corniche Kennedy, et la plage du Prado pour finir par une petite marche sur la plage pour me calmer, et puis je prends la direction du Nord-Est vers chez moi, un peu rassérézenifié. Mais pas assez, toutes ces conneries m'ont vraiment énervé, je décide de repartir au hasard des tronçons d'autoroute. Je passe au-dessus du port de voyageurs, je monte la côte face au Nord, je passe le tunnel des Treize Vents et je continue vers l'ouest direction Martigues, c'est cool, zéro circulation, je roule encore un moment puis je quitte la voie rapide pour prendre un petit chemin vers la mer. Je stoppe au bout de quelques kilomètres, au fond d'une calanque, je ne situe pas bien l'endroit, mais une petite brise bien fraîche souffle de la mer et me décide à prendre l'air un moment. Je descends sur la plage et je m'écroule, épuisé.

\*

La vraie surprise c'est un peu plus tard, quand le lever du soleil commence juste à incendier la cime des pins maritimes à contre jour sur la crête à l'est, je me réveille un peu zombie et je reconnais ces

bâtiments d'abord, cette calanque ensuite. La Couronne !

Voilà que, sans le faire exprès, j'ai atterri à La Couronne — pourtant je n'y ai pas mis les pieds depuis seize ans — euh non, quinze ans, je sais plus ? — mais le hasard m'a conduit juste là, là où j'avais laissé des souvenirs à la pelle, autant que le Petit Poucet des cailloux blancs au long du chemin. ça fait tout drôle de se balader sur la plage, une paye que ça ne m'était pas arrivé. Ce serait plutôt agréable sans ces saletés de larmes qui m'empêchent de voir la mer et de reconnaître les lieux. Sans m'en douter, j'avais laissé là une partie de mon âme enfouie dans le sable il y a seize ans, et c'est là précisément que je suis arrivé par le plus grand des hasards — le hasard, vraiment ?

Armance. Putain, je ne peux pas dire que je l'ai oubliée, Armance. Combien de fois je l'ai revue en rêve ? Dix fois, cent fois peut-être. Ce n'est pas toujours le même rêve, il y a des variantes où je la retrouve, je lui parle, je m'explique. C'est la version la moins pire, et pourtant jamais je ne suis parvenu à me faire comprendre, jamais elle ne m'a répondu, jamais elle ne m'a peut-être seulement remarqué. Le plus souvent, dans ces putains de rêve, je ne peux même pas l'approcher, il y a toute sa cour d'admirateurs du stage ou de la fac, tous massés devant moi, qui m'empêchent et je me débats comme un con. C'est plutôt ça la routine de ce rêve, et je me réveille dans le désespoir. Armance, dès qu'elle est sortie de ma vie, je m'en suis rendu compte, jamais je n'aurais dû la laisser partir. Mais elle avait mis la barre trop haut pour moi, on a toujours de l'honneur mal placé, se faire plaquer comme un malpropre n'est jamais agréable. Puis bien sûr je l'ai oubliée, enfin j'ai essayé. Soudain je le réalise, nom d'un chien, j'ai gâché ma vie, quelle dégringolade quand j'y pense, j'étais un étudiant en droit jeune et brillant, passé le choc Nadège j'aurais pu — dû ? — devenir un avocat brillant, vivre avec Armance. Pourquoi ne m'en étais-je jamais rendu compte ? OK, je m'en étais rendu compte, mais jamais à ce point, en tout cas, et de toutes façons jamais je n'aurais voulu l'admettre. Ce qui m'a retenu c'est... je ne sais pas moi, une fierté mal placée, une timidité excessive ? Armance, c'était la plus belle fille de La Couronne, la plus belle de la

fac, aussi, tous les mecs en rêvaient en secret, mais tous restaient paralysés devant une telle classe. Trop belle pour moi. Sans espoir. Et c'est pourtant moi qu'elle a fini par choisir... D'accord, ça n'a pas duré longtemps, je sais, merci.

Le soleil est levé depuis un moment. Malgré la chaleur qui commence dès cette heure matinale il n'y a encore ni baigneurs ni touristes. On est en août, pleine saison des envahisseurs extraterrestres, mais ici ne viennent que des Marseillais, et eux n'arriveront qu'un peu avant midi à l'heure du pastaga, juste pour passer l'heure de la sieste sur la plage. Passé le choc je me reprends, je vais vers la mer, qui va et vient, tranquille. Elle attend que je reprenne mes esprits. Puis je reviens vers les bâtiments — ils n'ont pas changé — où nous avons logé avec la petite bande du séminaire. Les bungalows qu'avait loués le Ministère à un petit centre de vacances, avec les blocs en béton des douches-chiottes où les petits scorpions noirs cherchaient un peu de fraîcheur au plus fort de la fournaise de l'après-midi. Ils sont toujours là, les scorpions, fidèles au poste pour évoquer les souvenirs.

Quand j'y pense, c'est ici que toutes mes aventures ont commencé, c'est d'ici que je suis parti pour le Brésil... Au fait, en parlant de ça, ça fait un moment que je n'ai plus de nouvelles des brésiliens... Encore heureux, parce que si je dois reprendre une fois de plus ma fuite vers le sud, partant de Marseille je suis un peu coincé...

Enfin tout ça c'était il y a dix-sept — seize ? — ans. Après La Couronne jamais je n'ai revu Armance, et je le comprends enfin, paumé tout seul sur cette plage, Armance c'était la femme de ma vie, je l'ai laissée filer par négligence, par paresse ou par lâcheté, voire un peu des trois, avec une pincée de veulerie et trois cuillerées de j'm'en-foutisme, quel pauvre con je fais ! Je comprends que Manuela n'a pas compté, ou si peu, à côté d'Armance, et pourtant Dieu sait que je l'ai aimée Manuela, et qu'elle m'en a fait voir des aventures au Brésil !

Je le décide soudain, là, après cette nuit infernale, je dois retrouver Armance. Savoir où elle est maintenant, ce qu'elle est devenue, si

elle se souvient de moi ? Quelle tristesse ! Sans le moindre doute, je vais la retrouver. J'imagine une espèce de martien, un petit homme vert extragalactique qui nous observe au télescope depuis sa planète à seize années lumière d'ici, s'il regarde en direction de La Couronne, il voit très précisément Armance et moi sur la plage. Dans un certain sens cette scène est immortelle et ça me fait chaud au cœur d'y penser.

Après tout, ce n'est pas pour rien que mon diplôme de détective privé est affiché au mur de mes chiottes, je devrais être en mesure de retrouver une personne disparue. En théorie c'est mon métier, même si, en l'occurrence, elle n'a disparu que de ma propre vie.

C'est décidé, je vais partir à la recherche d'Armance.

## Chapitre 2 : En route pour le Brésil — novembre 1972

Orly, l'embarquement. Pas trop la foule, même en cette veille de Toussaint les touristes ne se précipitent pas. Une grosse boule, quelque part entre le plexus et l'estomac. J'ai catégoriquement refusé que ma mère vienne me tenir par la main pour prendre l'avion. À mon âge ! On a quand même sa dignité. Quant à mon père, il est furieux de me voir partir dans ce rôle. Pour des raisons personnelles je n'ai pas pu prendre le départ avec les autres et je m'apprête à faire seul le voyage au Brésil. Soudain je reconnais quelqu'un :

— Salut Florence !

— Ah non, moi c'est Élodie, salut quand même, Guillaume !

La gaffe !

— Euh... Pardon Élodie. Toi aussi tu as raté le départ du groupe ?

— Eh oui, on dirait bien ! Tu as déjà enregistré ? Non, alors on prend des places ensemble, si tu veux...

Élodie, une des nénétes de La Couronne, peut-être pas la plus jolie mais quand même très présentable, elle semble aussi paumée que moi. Ses parents sont venus l'accompagner. À leurs sous-entendus nous finissons par comprendre qu'ils s'imaginent une romance à propos de nous deux ! On ne les détrompe pas.

Nous n'en menons pas large au moment de franchir l'Atlantique, d'abord, puis la fameuse Ligne, l'équateur. Le voyage dure des plombs, pour d'obscures raisons on va être obligés de passer par Buenos Aires pour remonter ensuite sur São Paulo. C'est d'autant plus pénible qu'il ne sera bien évidemment pas question de voir quoi que ce soit de Buenos Aires, à part son tarmac.

Élodie fait quelques tentatives de conversation. Je me referme comme une huître dès qu'elle se met à parler d'Armance, me demandant « Qu'est-ce que vous les mecs vous pouviez bien lui trouver ? » ! Je fais semblant de m'endormir, et je repense aux Daltons, mes meilleurs copains de la fac, et au séminaire à La Couronne...

Je me revois dire à Max « Attends, j'ai une idée, on va bien rigoler ! » j'attrape quelques scorpions, facile, y en a souvent dans les chiottes, je leur coupe le dard aux ciseaux et je les glisse dans une boîte d'allumettes ; puis on attend mine de rien qu'une fille revienne pour prendre sa douche après nager, et là on passe un scorpion désamorcé sous sa porte... Effet garanti ! C'est super quand la fille sort à poil et se jette dans nos bras en nous appelant au secours !

On passe au bar s'enfiler des pizzas (ail-anchois, les plus goûteuses) et du rosé à l'apéritif au retour du karting, après le détour par la gare de Martigues pour aller voir si Barney ne se serait pas décidé à arriver aujourd'hui. Barney est Averell, le quatrième Dalton, le plus grand. Xav est Joe, le plus petit, ensuite il y a Max, Jack Dalton et moi je suis donc William. Ce sont mes potes depuis ma rupture avec les amis de Nadège, des gauchistes comme on les appelle à la fac, disons simplement des idéalistes comme la plupart des participants à ce séminaire. Barney n'a pas pu s'inscrire à temps au séminaire, il est sur une liste supplémentaire et il se pourrait qu'il vienne, on s'attend donc à le voir survenir à l'improviste. Il nous avouera beaucoup plus tard qu'il a préféré assurer et passer ses vacances avec Nana chez sa tante à Cannes !

On écoute les vieux tubes (je me rappelle surtout « *Until It's Time For you To Go* », par Elvis et « *A Horse With No Name* », par America) que le juke box débite à fond. C'est sur la terrasse, à côté du mini-port d'où on part pour la voile ou la pêche sous-marine. Tout ça bien sûr après les séminaires où on s'est bien fait tartir de 9h le matin jusqu'à 3h de l'après-midi avec juste 20 minutes de pause sandwich. À la fin de la sieste, Xavier enfile son froc, Max sort encore une connerie, une de plus, une des pires dont il soit capable. Tout penaud il découvre alors Florence qui était restée pour partager la sieste des mecs, enfin celle de Xav. Avec ses yeux bleus, le Maxou,

on lui pardonnerait n'importe quoi, et Florence laisse passer. Manque de pot Armance, elle, n'est pas restée avec moi pour la sieste. C'est vrai que depuis hier elle me fait la tronche, alors qu'il y a deux jours c'était la grande passion...

Qu'on imagine : ce jour-là, au lieu d'aller à la cantine, souvent tristounette, puis d'aider les moniteurs à nettoyer les voiliers comme prévu dans le programme officiel, nous sommes passés par-derrière, nous avons rejoint la vieille Alfa du père de Max sur le parking (celui-là, faut toujours qu'il frime, question bagnole !). Nous étions quatre, Max, Xav, et moi, les trois Daltons veufs de Barney, mais la belle Armance était venue avec nous. Et nous avons filé vers le karting, sur la route de Martigues. C'est strictement interdit par l'administration, au prétexte d'une sombre histoire de défaut d'assurance dont nous n'avons que faire. Xavier passe à la caisse et demande trois fois une demi-heure de karting. Armance manque s'étouffer de rage :

— Je ne vais quand même pas me faire suer dans les tribunes, à vous attendre, je veux tourner avec vous, à moins que vous n'ayez peur de vous faire battre par une fille ?

Xav obtempère et nous prenons chacun notre kart. Nous sommes seuls sur la piste à cette heure de repas. Vers la fin du temps réglementaire, comme je me trouve bon dernier, Xavier, en tête, veut augmenter son avance sur Armance qui le talonne, et il fait un tête-à-queue dans l'épingle à cheveux, aussitôt imité par Armance qui le suivait de trop près. Bon dernier, de mon côté, j'arrive juste à point pour dépasser enfin Max alors qu'il ralentit prudemment pour viser entre Armance et Xav empêtrés pour se remettre dans l'axe. Et là, coup de bol, je réussis de justesse à passer en trombe entre les trois karts. Et je finis brillamment en tête de la course, on ne peut plus fier d'avoir gagné sous les yeux admiratifs de la belle Armance. Et sous ceux furibards du proprio du karting, d'après lui j'ai pris beaucoup trop de risques. Dès qu'il a terminé son sermon, nous entrons en face à la pizzeria, pour descendre quelques malheureuses tomates-anchois et fromage-merguez, ainsi que presque autant de bouteilles de rosé tout en commentant nos prouesses. Encore une fois Armance nous surprend, car, si elle chipote un peu sur la pizza, elle lève le coude

comme une grande. Nous reprenons l'Alfa pour regagner La Couronne, tout quatre bien excités par le rosé. Max, qui a dû y réfléchir pendant tout le repas, nous ressort la vieille contrepèterie :

— Ce qui me console, moi, d'avoir perdu la course, c'est que, d'après la sagesse populaire, les femmes réservent leur cœur pour les vaincus !

Xavier me regarde en se marrant, lui aussi connaît l'autre face de ce contrepet, mais il n'ose rien dire devant Armance, qu'aucun de nous n'ose choquer, trop heureux qu'elle nous ait accompagnés. Nous retournons en douce à La Couronne juste à temps pour la reprise du séminaire de l'après-midi. Avec Armance nous suivons de loin Max et Xav, fort peu empressés d'entrer dans la salle de séminaire. Elle me demande soudain, mine de rien :

— Et toi, Guillaume, que penses-tu de ce séminaire ?

— Oh, moi, tu sais... Je n'en pense pas grand-chose... Très soporifiques, en tout cas, leurs cours... Pour supporter, je pense au beau voyage que je ne vais pas tarder à faire sous les tropiques... !

— Eh bien moi, je trouve tout simplement qu'on se moque de nous... Leurs cours, ça ne ressemble en rien au programme qu'on nous avait annoncé... Au lieu de se centrer sur le devoir d'ingérence, comme annoncé, c'est la défense des intérêts financiers de la France qu'on essaie de nous inculquer... !

Je ne trouve rien à répondre, de toute évidence elle a 100% raison. Je préfère ne pas m'étendre là-dessus, car je crains de par trop décevoir son côté idéaliste. Il me vient une idée :

— Pour ça tu as cent fois raison... Et si on séchait, dans ces conditions ?

Et là, petit miracle, voilà non seulement qu'elle est d'accord, mais qu'en plus elle me propose une balade dans les calanques. Nous faisons demi-tour et, temps d'enfiler nos maillots (bikini vert pour Armance, caleçon noir et bleu pour moi), nous voilà partis sur la falaise, côté Carry. Le soleil de fin d'après-midi, encore chaud, cuivre la brune Armance, splendide, mince, bronzage parfait, grande classe, inaccessible comme toujours. Inaccessible ? Peut-être pas, après tout, elle m'a surpris plus d'une fois depuis qu'elle nous a accompagnés ce midi. Elle commence par vouloir continuer sur le

contenu des séminaires, mais je l'arrête dès sa première tentative :

— C'est bon, laisse tomber les sujets trop sérieux... Fais comme moi, je suis loin d'être sérieux, enfin, de l'être toujours... Tiens, dis-toi que nous ouvrons une parenthèse... Nous sommes entre parenthèse, tous les deux, rien que tous les deux...

Arrivé à ce point, je cherche comment pousser mon avantage. Je sens bien qu'il me faudrait faire l'effort de lui déclarer ma flamme, de lui sortir romantisme et jolies phrases que les femmes aiment entendre... Mais il faut faire gaffe, surtout ne pas sortir une ânerie qui mettrait fin à ce moment magique... Je l'aime trop, je l'aime comme un fou, pas un fou furieux, mais un fou obsessionnel... J'ai peur de me rendre ridicule, de me ramasser... Bref, je n'ose pas m'avancer. Je lui explique plutôt comment, dès que j'ai su son nom, j'ai repensé à l'Armanche, une petite merveille de rivière qui traversait le village où l'on passait les grandes vacances avec mes parents. Tous les jours, j'allais pêcher des chevesnes à la mouche volante dans l'Armanche. C'est très sportif, car le chevesne est un poisson super méfiant, par contre c'est plein d'arêtes et dégueulasse à manger.

— Regarde ça, comme c'est beau...

Je lui montre un petit voilier qui double le cap devant nous. On se croirait dans un tableau, une vraie carte postale. On suit un moment le sentier qui surplombe la calanque. On finit par s'engager dans un raidillon qui descend vers une mini crique à l'abri du mistral qui se lève. Elle est en nus-pieds et moi en espadrilles, et les graviers sont d'autant plus traîtres. Tout naturellement je passe en tête et lui prends la main pour passer le plus difficile. Mais je la garde, sa main, jusqu'à ce que nous finissions par déboucher sur une mini crique, très abritée, juste un peu de sable entouré de hauts rochers. Et je tiens encore sa main quand elle frissonne dans le soir qui s'annonce. Je lui passe mon T-shirt, que j'avais eu la bonne idée de garder sur moi, puis, toujours très naturellement, je la prends dans mes bras pour la réchauffer. Qui l'eût imaginé, ce matin encore ! Un tête-à-tête avec Armanche ! Un flirt ! Tout au début du séminaire je lui avais fait une cour effrénée, puis j'avais laissé tomber sans avoir rencontré le moindre succès. Avec toujours beaucoup de naturel, nous nous retrouvons bien vite dans un long, long baiser.

— Tu en as mis du temps, à te décider !

— C'est ta faute ! Tu ne me voyais pas... Ou du moins tu faisais comme si... Tu avais toujours l'air si sérieuse !

— Je ne voulais pas avoir l'air d'une fille facile ! Mais détrompe-toi, j'avais très bien compris ton manège, comment tu m'observais en douce... D'ailleurs ce n'est pas ici que tu as commencé, à Paris déjà, dans l'amphi, tu passais ton temps à me regarder la bouche ouverte !

— J'ai toujours été trop timide... Et puis tu es trop belle, ça me paralysait... Tu étais toujours entourée par ta cour d'admirateurs...

— Eh bien tu vois, tu as avais tort, Guillaume... Ces admirateurs, comme tu dis, ce n'est rien qu'une bande de petits dragueurs, aussi stupides que snobinards, qui n'attendent qu'une chose, tu vois très bien ce que je veux dire. Je suis obligée de jouer les filles sérieuses, avec eux toujours dans les pattes... Mais ne parlons plus de tout ça, c'est du passé... Comment vois-tu la suite ?

En définitive, comme le soir tombait vite et que le mistral continuait à souffler, j'ai d'abord pensé à lui proposer de passer plutôt dans ma chambre, mais je me suis dit aussitôt que ce n'était pas forcément une bonne idée. Je ne me rappelle plus très bien, mais je crois que je lui ai suggéré de nous allonger sur le sable de la petite crique, nous y serions à l'abri, très à l'abri, du mistral qui tournoyait dans le haut des rochers comme de tous regard indiscret. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a accepté sans l'ombre d'une hésitation ! L'effet de tout ce rosé qu'elle avait bu après le kart ?

Rideau.

Je revois surtout la fin en queue de poisson de ce séminaire, après le signal du départ donné par Armance. Signal que beaucoup ont suivi, mais sans moi !

Décidément je ne l'ai pas comprise, et je ne comprendrai jamais rien aux nénettes, après tout je n'y peux rien si j'ai envie d'y aller à tout prix, au Brésil, si je n'ai pas autant de scrupules qu'elle... Armance était d'une exigence comme rarement j'en ai rencontrée, elle a été plus que déçue par la soupe qu'on nous servait à La Couronne, c'est sûr. Ne pas oublier que tous ceux qui sont venus à ce

séminaire étaient des petits gars plein d'idéal, et qu'ils ont connu une sacrée déception ! Je ne sais pas si c'était voulu, mais il faut dire que ces scribouillards des Ministères — que ce soit l'un ou l'autre, Justice ou Relations Extérieures — ne font pas dans la dentelle, ils réunissent de tout jeunes avocats pour les préparer à leur mission, soi-disant partir pour l'Afrique ou l'Amérique Latine, non pas évangéliser mais du moins y représenter dignement la patrie des Droits de l'Homme — j'ai nommé la France éternelle aux immortels principes de 1789, qui se doit de participer à cette sous-commission de l'ONU récemment constituée pour contrôler l'état de la Justice dans le monde. Ça, c'était ce que nous nous attendions à trouver, d'après le baratin sur le formulaire d'inscription pour ce stage. Ils ont vite déchanté, les gauchistes, comme on les appelait à la fac. Ça n'a pas traîné, je les entends encore :

— Notre véritable mission c'est essayer de contrer autant que faire se pourra l'influence économique des USA — accessoirement d'autres pays européens — par tous les moyens, y compris les moins avouables s'il faut en arriver là, profère Xavier qui a bien retenu la leçon, ils sont sans scrupules.

— Je dirais même plus, sans aucun scrupule, ajoute Max, t'as raison, tous les moyens sont bons. C'est la guerre économique. Nous étions venus apprendre les meilleures façons de rétablir un minimum de démocratie dans les dictatures sud-américaines, et nous nous retrouvons à apprendre comment favoriser la France par tous les moyens, comment lui donner sa chance de piller sa part, et plus que sa part si possible, de matières premières en Afrique ou de participer au soi-disant miracle économique brésilien.

Moi, j'y étais surtout allé pour suivre mes copains. Personnellement, je n'ai jamais eu l'âme militante. Quand je me suis inscrit pour La Couronne, l'état de la Justice dans le monde n'était pas mon souci majeur, ce que je voulais c'était visiter du pays tropical sans claquer trop de thune. Point. Pendant qu'ils discutaient tous de la meilleure façon de protester, je suis allé tout seul sur la plage, attendant vaguement Armance. Et puis, au bout d'un long moment, c'est Florence qui est venue vers moi, elle m'a parlé doucement : Armance, partie en claquant la porte du séminaire, me

faisait dire que c'était fini nous deux si moi j'y restais. Et la plupart des participants emboîtèrent le pas d'Armance et quittèrent le séminaire, complètement écœurés par l'attitude décevante de la France. Je me suis tâté un moment, et finalement je suis resté, après tout Armance n'était plus là pour voir ma lâcheté, et puis je ne retrouverai peut-être pas de sitôt une telle occasion de visiter les tropiques aux frais de la princesse ! Et puis je n'ai pas besoin de me justifier, c'est comme ça. De toutes façons j'avais besoin de changer d'air après mon accident. Et vu le nombre restreint de ceux qui, comme moi, restaient, mon dossier serait plus facilement retenu.

Même si ça devait m'empêcher de revoir Armance !

Assis dans l'avion aux côtés d'Élodie qui roupille, je remâche tout ça et je pense aussi (surtout) à Armance, en essayant de m'entraîner à l'oublier, dur dur. Où peut-elle bien être maintenant ? Que fait-elle ? Pense-t-elle à moi ? Que regrette-t-elle le plus de notre aventure éphémère ou de notre séparation ? Ceci dit, heureusement qu'elle n'était déjà plus là, elle, elle n'a pas pu me voir rester jusqu'au bout. Mais si elle était partie la première c'est bien parce qu'elle avait deviné que je ne serais pas capable de la suivre... De ça et peut-être de bien pire... Va savoir ? Je rumine. Dans ma tête, je prépare ma défense, comme si elle revenait pour m'accuser. Après tout c'est mes copains qui m'avaient entraîné là, ce sont eux qui ont changé d'avis, moi je m'étais contenté de les suivre à ce fichu séminaire dans le vague espoir d'aller faire un tour au Brésil ou ailleurs et je suis tout simplement resté sur ma ligne. Na !

\*

À l'arrivée à São Paulo, personne ne nous attend, visiblement nos télégrammes se sont perdus en route. Il est tard, en plus je pensais arriver pour profiter du printemps austral mais, paradoxe tropical, il pleut, il fait froid, et par-dessus le marché impossible de joindre qui que ce soit au Consulat. Nous partons en taxi pour un hôtel recommandé par une nénéte, une française avec qui Élodie a un peu papoté hier soir dans l'avion. Dans le taxi, panique, Élodie suggère : « Et s'il nous emmenait nous faire trucider par des truands pour nous

dévaliser ? On raconte tellement de choses sur le Brésil ! ». Du coup la voici morte de trouille et je ne vaux guère mieux. En plus il n'y a vraiment pas un chat dans les rues. Mais alors absolument personne, à tel point que c'est impressionnant, on se demande quelle catastrophe a bien pu anéantir la population. En arrivant à la réception de l'hôtel, devant la difficulté à arracher le type de sa télé, nous comprenons que par chance c'est jour de match de la seleção nationale. Préparation au mondial. D'où les rues désertes et l'affluence dans les bars devant les téléés.

Par contre l'hôtel c'est grand-luxe, quand je vois les tarifs je manque tomber à la renverse, mais on est tellement crevés par le voyage qu'on se met au page illico et qu'on s'écroule de fatigue sans même penser à profiter de la situation. Le lendemain, première urgence après un super petit déj plein de fruits exotiques, on se trouve un hôtel en plein centre de São Paulo, bruyant et, surtout, nettement plus dans nos prix. Et puis on joint le Consulat, parce que maintenant, les vacances sont finies. Au boulot !